

## Rachid Al-Daif : les « belles lettres », ce n'est pas mon métier !

Rachid Al-Daif est un oiseau qui chante en dehors de la volée qu'est le domaine du roman arabe. Loin du lyrisme et de la redondance, il écrit dans une langue normale s'adressant « à l'illettré, l'ouvrier, le philosophe ». Visite à l'auteur de *Cher Monsieur Kawabata*.

Les romans de Rachid Al-Daif se caractérisent par la langue normale et modeste de son style littéraire. Cette langue va de pair avec des événements et des personnages qui lui ressemblent donnant ainsi un roman dont les personnages ne sont pas des stéréotypes, mais bien des monsieur-tout-le-monde dont le lecteur se sent proche. Même lorsqu'il écrit sur la guerre, il n'a jamais cédé à sa violence visible, mais a préféré s'aventurer dans ses répercussions et ses détails ignorés, non visibles sur l'homme.

Il est rare qu'un auteur dénie son don. C'est sans doute pourquoi le lecteur sera surpris lorsqu'il entendra Rachid Al-Daif dire de lui-même : « Je ne suis pas doué, je suis un simple travailleur et mon travail est d'écrire des romans. Je n'écris pas que lorsque je dispose de temps. Toute ma réflexion et mon attention sont centrées sur le sujet du roman. C'est un travail en temps complet, comme on dit. » Lorsque l'auteur de *Cher Monsieur Kawabata* (1995) est pris dans son état de travailleur, alors sa pratique fictionnelle s'en ressent dans sa manière de penser et d'écrire. Dans la plupart de ses romans, le lecteur découvre une vie qui ressemble à la sienne. Il lit des histoires, des descriptions de monsieur tout le monde. Est-ce que ce genre d'écriture en fait un genre moins littéraire ? Il répond « C'est la manière dont j'aime écrire. Je ne suis pas un homme de lettres ou pour être plus précis, je travaille à m'empêcher d'être un homme de lettres, qui écrit d'une manière esthétique, pour en faire une littérature esthétique. Moi, je suis en dehors de cette problématique, je pense que la fiction se doit d'être en dehors de ça ». Peu seront d'accord avec ce que dit Rachid, pourtant il rajoute : « Je pense que le courant principal de la fiction aujourd'hui est de sortir de ces styles littéraires. Certes, il y a une grande diversité, dans ce qui se fait en matière de romans, mais il y a ce courant principal qui prend les auteurs même s'ils n'en ont pas conscience. J'en ai conscience et je l'encourage. En bref, je ne veux pas être un écrivain »

Mais la fiction, en abandonnant son côté stylistique, ne devient-elle pas plus proche de tranches plus grandes et plus variées de lecteurs et tout particulièrement de ceux qui préfèrent les histoires courtes et légères ? « Mon rêve est d'être lu par l'illettré, l'ouvrier et le philosophe, répond Rachid Al-Daif. C'est pourquoi je construis mes phrases de la manière la plus simple. Je n'aspire pas à l'esthétique, mais bien à une simplicité qui révèle les profondeurs. C'est mon envie et mon souhait. Quant à savoir si mon entreprise est couronnée de succès c'est une autre affaire. Je crois qu'il y a une façon injustifiée de traiter de haut le lecteur lambda. En ce qui me concerne, j'essaie de me mettre dans la peau de mon personnage. J'essaie de résoudre les problèmes auxquels il doit faire face, je me mets au service de ses pensées, de ses angoisses, adoptant sa personnalité. Je vais dans ce sens le plus loin possible. »

Pour cela, Rachid préfère utiliser la première personne et donne même son nom à certains de ses personnages comme dans *Learning English* (1998) ou encore dans *Qu'elle aille au diable Meryl Streep* (2001) ? « Je fonctionne ainsi car ça me donne un sentiment de liberté. Ce choix me concerne et ne concerne pas le lecteur, mais

il a un effet positif sur le lecteur en le rendant attaché au roman. En effet, son plaisir est accentué lorsqu'il lit un roman dont il peut facilement imaginer qu'il s'agit d'une autobiographie. C'est pourquoi j'utilise mon nom. Cette utilisation a d'autres justifications qui remontent au temps de la guerre. Ca m'a convaincu qu'il n'y a pas d'enjeux plus importants que ma propre vie, ma propre existence. L'utilisation de mon nom atteste de la subjectivité et de l'individualité. Lorsque j'utilise mon nom je me sens plus proche du texte».

Cet individualisme trouve sûrement son origine dans les débuts en poésie de Rachid. Avant qu'il n'opte pour la fiction, il a publié 3 recueils de poésie. Mais il en a une vision différente : « Je ne me suis jamais considéré comme un poète, j'écrivais des choses que je refusais d'appeler poésie. En effet j'avais mis une annotation dans mon premier livre spécifiant que ce n'était pas de la poésie. Bien que mes trois livres aient une structure poétique, ce n'est pas de la poésie. (...) Alors, pourquoi être passé au roman ? « Malgré la publication de ces trois livres, je ne me suis jamais senti à l'aise dans cette position et ce pour des raisons personnelles. Quant au niveau du contenu, je pense que la fiction est dans l'air du temps. C'est un mouvement général et il y a un engouement pour l'écriture de romans. Par exemple, Abbas Beydoun, après une longue période de poésie, écrit maintenant des romans. »

(...) Pense-t-il que ses traductions et celles d'autres auteurs arabes trouvent un écho palpable chez les lecteurs français ? « Personnellement, j'en ai un écho positif. Je le sais grâce à des intellectuels qui me lisent en traduction. La littérature arabe fait son chemin progressivement vers les lecteurs étrangers. Prenez par exemple le roman *L'immeuble Yacoubian* de 'Ala' Al-Asouani, il s'est vendu à 80000 exemplaires en France. Là-bas, il y a des milieux enclins à un dialogue entre les Arabes et les Français. C'est le résultat de nos efforts d'écrivains et de traducteurs, mais c'est aussi celui de la publication de traductions. »

Est-ce que le roman libanais est dans une période d'expansion comme le disent certains critiques ? Est-ce que la guerre y joue un rôle ? Il s'empresse de répondre : « Je vois que peu écrivent des romans au Liban. Et bien qu'on ait vu une abondance de romans entre le milieu des années soixante-dix et aujourd'hui, il n'en reste pas moins que le nombre de romanciers devrait être plus important. »

Peut-on dire la guerre a détruit l'image d'un Liban poète (...) ? « Il y a aucun doute que le Liban est face à de grands changements. Peut-être que la guerre a amené les gens à prendre conscience de son historicité. Pour beaucoup de poètes, la poésie est facile. Le roman demande des efforts et du temps. Celui qui écrit des romans tend à l'histoire, tandis que le poète tend à l'absolu. L'histoire est un travail, l'absolu est un rêve. Heureusement, il y a un grand courant de poésie historique au Liban, la poésie de Abbas Beydoun, par exemple, tend vers l'histoire et pas vers l'absolu. Certains les appellent les poètes de la guerre ou encore des barricades... Ils font partie de ce courant, ce qu'ils écrivent n'est pas un exercice de style bien au contraire, on y trouve l'ambiance de la ville et son animation. »

**Traduit de l'arabe par Sarah Saby**